

Libretto

ÉLISABETH WEISSMAN

COCO
CHANEL

biographie

libretto

© Maren Sell Éditeurs, 2007.

© Libella, Paris, 2013, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-024-5

Diplômée de Sciences Po, journaliste, essayiste, Élisabeth Weisman revendique un regard politique et critique sur la société. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages sur la place des femmes en politique et la génération du baby-boom. Dans ses dernières publications, elle explore les ravages de l'économie néolibérale sur nos sphères privées (*La Nouvelle Guerre du sexe*, Stock, 2008), mais aussi publiques et analyse les phénomènes de résistance qu'ils provoquent en leur sein avec *La Désobéissance éthique* et *Flics, chronique d'un désastre annoncé* (Stock, 2010 et 2012).

Dans la biographie qu'elle consacre à Coco Chanel, elle utilise une grille de lecture à la fois sociale et féministe : comment une femme issue des couches les plus défavorisées de la société, à une époque où l'aliénation féminine est encore très présente, a pu construire un empire économique comme le sien sans pour autant devenir une femme solidaire de son sexe ?

Si vous êtes née sans ailes, ne faites rien pour les empêcher de pousser.

Une Rolls bleu foncé stoppe devant le 31 rue Cambon, à deux pas de la place Vendôme. Raoul, le chauffeur, ouvre la porte. Coco descend, royale : « Attention, v'là la patronne ! » Guettant à la fenêtre du troisième étage, une des arpettes des ateliers Chanel prévient ses consœurs de l'arrivée de Mademoiselle, comme on la nomme alors. Silence dans les rangs ! Nez sur l'ouvrage ! Au travail ! C'est qu'elle n'est pas commode « Mademoiselle » : d'humeur changeante, dure à la tâche, aussi dure que la vie l'a été avec elle. À trente-six ans, Gabrielle Chanel règne déjà sur un véritable empire, « le plus grand empire jamais construit par une femme¹ ». Mais il ne s'est pas fait tout seul, cet empire. Il y a des enfants qui naissent avec une cuiller en argent dans la bouche. Ce n'est pas son cas.

1883. Pas vraiment désirée, la petite Gabrielle. Deuxième fille d'un couple de misère. Sa mère, Jeanne Devolle, dix-neuf ans, est apprentie couturière. Son père, Albert Chanel, vingt-six ans, bonimenteur de foire. Justement, c'est jour de foire à Courpière, petite ville d'Auvergne, quand ces deux-là se rencontrent. Albert, le beau gosse, séduit Jeanne, la roule dans les foins, l'engrosse et s'enfuit. La tribu Devolle, se sentant

1. Marcel Haedrich, *Coco Chanel: Her Life, Her Secrets*, Boston, Little, Brown and Company, 1971, p. 247-248.

déshonorée, part à sa recherche, le retrouve, le ramène. Le voilà, lui, le beau parleur, coureur de jupons, homme de peu de foi, don juan, pris au piège de ses entreprises de séduction. Contraint à endosser le statut de père alors que cela n'a jamais fait partie de ses projets de vie. Dans ces conditions, mieux vaut s'émanciper du giron de la belle-famille : quitter Courpière pour un autre lieu. Ce sera Saumur, décide Albert. Charmante ville du bord de Loire. On y récolte du bon vin : peut-être en fera-t-il le commerce ? Albert ne cesse de nourrir des rêves de grandeur. En attendant, il ne tient pas en place, va de foire en foire avec sa carriole, installe ses tréteaux de marchand ambulancier, sans pour autant faire fructifier ses pauvres affaires. Et laisse à Jeanne le soin de faire vivre la petite famille, qui s'entasse dans une chambre humide de la rue Saint-Jean. Jeanne, éperdument amoureuse de son coureur d'Albert, attend son retour et travaille, maigre, asthmatique, s'épuisant dans d'interminables crises de toux. Elle est tour à tour repasseuse, fille de cuisine, femme de ménage, femme de chambre dans des hôtels un peu louches, se traînant avec un enfant dans les bras, un autre dans le ventre. Car à peine a-t-elle accouché de Julia, que trois mois plus tard, elle est à nouveau enceinte de Gabrielle. Albert lui fera six enfants, Julia, Gabrielle, Alphonse, Antoinette, Lucien, le dernier mourra à la naissance. Mais en ce jour du 19 août 1883, c'est Gabrielle qui pointe son nez. Jeanne qui n'a pas vingt ans se précipite à la porte de l'hospice général de Saumur, sur le point d'accoucher du deuxième enfant de ce couple improbable. Ainsi naquit Gabrielle, pauvre entre les pauvres, celle qui deviendra Coco Chanel, la grande « Mademoiselle ». Mais de la vérité de ses origines, qui auraient pu alimenter l'imagination romanesque d'un Zola ou d'un Balzac, jamais elle ne dira mot. Racontant une tout autre enfance entre des tantes riches et sévères, qui conservent dans leurs armoires de beaux draps en toile d'Issoire. S'inventant un tout autre

père, par exemple lorsqu'elle dit à Truman Capote que le sien a été forgeron au Pays basque, ou encore, une autre fois, marchand de vin. Elle affirme qu'il n'a pas abandonné sa famille, mais qu'il est allé faire fortune en Amérique et projetait de revenir les chercher. De sa mère, elle fait un personnage tout aussi romancé : elle venait d'une riche famille, racontait-elle dans un rejet complet de ses modestes origines. Bref, elle tisse une légende dans laquelle elle est la première, dit-elle, à se perdre. « Elle m'a raconté au moins trois versions de son enfance », avoue Françoise Giroud.

Le couple revient bientôt à Courpière, en Auvergne, vivre dans la famille de Jeanne. Mais pour Albert, le prix à payer est le mariage : il faut bien qu'il y consente. Et en cadeau de noces, le père d'Albert annonce que lui aussi vient d'être père d'une fille : Adrienne. Un prénom à retenir dans l'histoire de Coco Chanel, car Adrienne sera non seulement sa tante mais sa meilleure amie. Jeanne, qui ne veut pas quitter son Albert d'une semelle, persiste à le suivre malgré sa santé défaillante, grelottant à l'arrière de la carriole sur les routes enneigées du Massif central, à ses côtés sur les marchés balayés par le froid et le vent. Elle subit ses insultes, ses infidélités, sa violence. Qu'importe, c'est son homme, à n'importe quel prix. Dieu que l'amour peut faire perdre la tête ! Quand elle rentre à Courpière, c'est pour se plaindre du manque d'argent et tenter de soigner cet asthme qui l'épuise.

Gabrielle aussi adore son père, guette ses retours et, à peine a-t-elle entendu le bruit des sabots du cheval, se jette dans ses bras. Le reste du temps, elle le passe dans un cimetière peuplé d'herbes folles à enterrer quelques objets rares que lui a offerts ce père tant aimé. Elle apportait aux morts : « Des fleurs autant que je pouvais, et des fourchettes, des cuillers, tout ce que je parvenais à dérober à la maison. Pour moi, un cimetière n'était pas un endroit triste, j'aimais ce lieu, et j'y allais aussi souvent que possible. » Gabrielle, seule parmi les

morts. Préfiguration de ce que sera plus tard sa vie de femme sans famille, sans enfant? Elle semblait en tout cas cultiver un véritable engouement pour la mort.

Mais c'est à douze ans qu'elle y est pour la première fois réellement confrontée : un matin de 1895, est-ce Gabrielle qui découvre sa mère inanimée dans son lit? Nul ne le saura, car jamais elle n'en dira mot. Toujours est-il que Jeanne meurt d'épuisement après plusieurs jours de fièvre. Elle n'avait que trente-trois ans. Albert est absent. Pas là non plus à l'enterrement, qui se déroule au cimetière de Brive devant une assistance clairsemée.

Lorsque Albert rentre enfin, le voici veuf avec cinq enfants sur les bras. Lui qui déjà n'avait pas la fibre paternelle, c'est peu dire qu'il ne va pas la développer en de telles circonstances. Alors, quelle solution? Trop indépendant pour s'embarasser d'une femme, une veuve par exemple, qui aurait élevé sa marmaille. Il n'a que trente-neuf ans et encore de belles années à vivre, pense-t-il. Sa famille peut-elle lui venir en aide? Le grand-père Chanel a déjà dix-neuf enfants! Pas de secours non plus à aller chercher du côté de la famille de Jeanne. Albert va donc se débarrasser de ses enfants. Les deux garçons sont abandonnés à l'Assistance publique et placés à la campagne chez des cultivateurs. Les filles iront à l'orphelinat religieux d'Obazine¹, ancienne abbaye cistercienne, dans le Limousin, dirigé par la congrégation du Saint-Cœur de Marie. S'ouvre alors pour Gabrielle une blessure qui ne cicatrisera jamais.

De là sans doute lui vient cet insatiable désir de revanche et de réparation, qui explique, outre le génie qui l'habitait, sa fabuleuse réussite. Revanche sur ses origines, sa famille, sa jeunesse, volonté de dépasser souffrance et humiliations. Un

1. Obazine ainsi écrit était l'orthographe adoptée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on l'écrit aujourd'hui «Aubazine».

cas exemplaire de résilience, diraient aujourd'hui les psychanalystes, expliquant par ce terme qu'un démarrage difficile, voire traumatisant dans la vie, peut non seulement endurcir mais donner le goût d'avancer, d'entreprendre. Un goût qui, dans le cas de Gabrielle, sera néanmoins teinté d'aigreur et d'amertume, tant la vie ne lui fera pas de cadeaux ! Alors, elle n'aura de cesse d'être en guerre, de mordre, de vouloir prouver, se dépasser, se venger de ses souffrances passées, de ne rien devoir à personne. Se noyer dans le travail, réussir et gagner de l'argent, non pas pour posséder des objets, mais pour conquérir ce bien suprême entre tous : la liberté. Chèrement acquise.

Les épreuves de la vie... je sais ce que c'est, moi-même à douze ans, on m'a tout arraché ! Et je suis morte !

C'est en voiture à cheval menée par son père qu'elle arrive à Obazine en compagnie de ses sœurs. La grande porte du couvent se referme, les bruits des sabots s'éloignent. Gabrielle se doute-t-elle que c'est la dernière fois qu'elle voit son père ? « Un jour, il viendra me chercher », ne cessera-t-elle de répéter à ses camarades, mais seulement quand ses affaires le lui permettront, car Gabrielle a inventé un commerce d'import-export de vin qui le retient en Amérique ! On ne peut qu'imaginer et romancer ce moment de la séparation, tant Gabrielle mettra d'acharnement à ne pas se souvenir ou à réinventer ce passé douloureux. Les registres administratifs d'Obazine ont été perdus ou détruits : il semblerait bien que les preuves de sa présence pendant ces sept années aient même été escamotées à sa demande ! Le mot « orphelinat » sera en tout cas définitivement rayé de son vocabulaire. Quand on se prend à citer le nom d'Obazine devant elle, elle répond : « Oba quoi ? » Cet évitement est sans doute à la mesure de la violence ressentie par l'arrachement qu'on lui impose.

Elle manquait déjà d'amour et d'argent. Ce n'est rien à côté de cet abandon abyssal dans lequel elle tombe, derrière ces murailles de pierre qui se referment sur elle et vont, durant sept ans, la condamner à la plus grande des solitudes affectives. Le lieu a beau être grandiose, il représente pour elle la prison. C'est là que pour la première fois elle connaît ces

terribles crises de somnambulisme dont elle souffrira toute sa vie. Quelques années plus tard, évoquant les épreuves de la vie quand celle-ci vous prend un être cher, elle aura cette phrase terrible : « Je sais ce que c'est, moi-même à douze ans, on m'a tout arraché ! Et je suis morte ! »

Obazine est une haute bâtisse aux toits vernissés, qui a tout d'une forteresse. Les biographes de Coco Chanel avancent que la pureté romane de l'ensemble, la beauté de la pierre nue, les volumes de l'architecture cistercienne ne sont pas pour rien dans le goût qu'aura Gabrielle plus tard pour les lignes sans fioritures et une certaine forme de minimalisme. Elle découvre le dortoir, la prière obligatoire, la couture – pour laquelle, ironie de l'histoire, elle ne montre ni un grand intérêt ni une grande aptitude –, les punitions, les promenades dominicales où les pensionnaires emmenées par les religieuses s'en allaient admirer leur monastère des hauteurs du Coiroux. Son horreur du dimanche lui vient de ces promenades interminables. Lorsque plus tard, les hasards de sa vie amoureuse la laisseront face à elle-même en ce jour maudit, elle ne trouvera rien de mieux que le travail. N'a-t-on jamais inventé meilleure thérapie pour lutter contre toute forme de désespoir ou de malheur ? Elle découvre aussi dans le décor d'Obazine ce qui va structurer son œil et signera plus tard le style de Chanel : le noir et le blanc. Le noir des jupes à plis creux et le blanc des chemisiers des pensionnaires, le blanc des murs passés à la chaux, mais aussi le noir des voiles des religieuses. Et puis, il y a un mystérieux chiffre qui lui est inspiré par les dessins que forme la mosaïque de galets représentant la lune, le soleil, les étoiles à cinq branches, un chiffre, un seul, toujours le même et qui va jalonner sa carrière : le 5, qu'elle attribuera à son premier parfum, le 5 février 1954, jour choisi pour son retour sur la scène de la mode parisienne après son exil de quatorze ans, le 5 comme les cinq lions qui veillent sur sa tombe. Obazine est bien sa première source d'inspi-

ration, comme le sera plus tard aussi la forme octogonale de la place Vendôme sur laquelle ouvrent les fenêtres de son appartement du Ritz, pour la ligne du bouchon du Chanel N° 5 et le cadran des montres Première, créé en 1987. Mais revenons à Obazine : a-t-elle vraiment détesté ce couvent ? Edmonde Charles-Roux, romancière, présidente de l'académie Goncourt, qui a fort bien connu Coco Chanel et qui fut sa grande biographe, avance une hypothèse qui n'a rien d'improbable : « Si longtemps le souvenir d'Obazine fut pour Gabrielle un sujet d'aversion, il se pourrait qu'à la longue, la violence du choc s'émuissant, elle ait découvert au plus secret d'elle-même comme une insoupçonnée tendresse à l'égard du lieu et des femmes qui lui furent refuge. »

Mais Gabrielle va sur ses dix-huit ans. À l'orphelinat, l'usage veut que toute jeune fille ne se destinant pas au noviciat quitte alors Obazine. Gabrielle va donc devoir partir. Mais pour autant les religieuses ne se désintéressent pas de leurs protégées : elle est envoyée dans une autre institution religieuse, à quelques kilomètres de Moulins, justement là où est pensionnaire sa jeune tante, Adrienne, la petite dernière du grand-père Chanel. L'institution de Moulins a un recrutement plus bourgeois qu'Obazine : y vivent ensemble des jeunes filles bien nées dont les parents peuvent payer les études, et les autres, celles qu'on appelle les « nécessiteuses », dont fait bien sûr partie Gabrielle. Différente des autres, encore une fois. On imagine la rancœur qu'une telle sélection opère dans son jeune esprit en formation.

À Moulins, Gabrielle trouve en sa jeune tante plus qu'une confidente et amie : presque son double, et sa rivale en même temps. Toutes deux ont une élégance innée. Adrienne, grande et élancée, est d'une beauté plus classique que Gabrielle, à la petite silhouette fine qui rompt avec ces rondeurs de l'époque que les femmes contenaient, empaquetaient dans leur corset à lacets.

C'est en compagnie d'Adrienne qu'elle va renouer avec une partie de sa famille, lorsqu'une parente se manifeste, la tante Louise Costier, qui les invite toutes deux à passer des vacances dans son pavillon de La Varennes-sur-Allier, non loin de Moulins. L'ennui provincial pourrait étouffer les deux amies, mais non, c'est la joie d'être ensemble qu'elles goûtent, les complicités d'adolescentes, les rires étouffés. Et puis surtout, peut-être est-ce là que Gabrielle va mettre la première pierre à l'édifice de son succès : pour la première fois de sa vie elle va en effet entendre parler de « mode » ! Il se trouve que la tante Costier s'intéresse aux chapeaux ; elle achète des feutres qu'elle modèle ensuite à son goût. Pour égayer un vêtement, elle sait tirer tous les plis qu'il faut d'un pauvre petit coupon de toile, et commente le coup de fer plus ou moins appuyé ! Bref, Gabrielle entrevoit ce que peut être la « création », l'inspiration, la mode, et découvre aussi la fantaisie. Comme un avant-goût de liberté qu'elle va vraiment savourer en arrivant en ville. Pourquoi ?

À leurs vingt ans, comme elles devaient pourvoir à leurs besoins, l'institut Notre-Dame les place comme commises dans un commerce de « trousseaux et layettes ». Les voilà donc habitant le centre-ville de Moulins, même si elles doivent se contenter d'une chambre appartenant à leur patron. Le travail leur permet à toutes deux de déployer leur intelligence, leur sens du contact, de faire valoir leur singularité : elles reçoivent les bourgeoises, vendent jupons, voilettes, fourrures, boas et autres tours du cou, conseillent, font des retouches avec une telle aisance qu'on se les arrache. Toute la gent féminine de Moulins accourt, d'autant plus qu'elles jouissent de la réputation de l'institution Notre-Dame. Mais Gabrielle ne s'en laisse pas conter pour autant, elle veut mieux, et sans doute sait-elle au fond d'elle-même qu'elle vaut mieux. « Je ne veux plus rester ici », lance-t-elle à Adrienne.

Peut-être est-ce là que commence pour Gabrielle l'aven-

ture créatrice de sa vie : désireuse de gonfler quelque peu son modeste salaire et d'aller de l'avant, elle prend des commandes sans en dire mot à ses patrons et se met à confectionner robes et jupes pour ses clientes. Elle travaille dur, comme elle le fera toujours, mais profite aussi de cette liberté qui s'ouvre à elle : elle veut sortir, voir du monde, oublier cette enfance d'humiliation !

Les voici toutes deux qui fréquentent le Grand Café de Moulins, l'endroit où il faut être vu. Évidemment, belles et singulières comme elles sont, l'une élancée au teint clair, l'autre brune et fatale avec sa chevelure noir corbeau relevée en natte autour de la tête, son regard ardent et timide à la fois, elles ne passent pas inaperçues. Et Moulins étant une ville de garnison, elles deviennent très vite la coqueluche de quelques officiers en culottes rouges et dolmans bleus à brandebourgs. Jeunes gens à particule, bonnes familles : le 10^e régiment de chasseurs à cheval, parmi lesquels se recrutent leurs prétendants, est particulièrement select. Ils les invitent à la Rotonde, l'un des deux caf'-conc' de la ville. Gabrielle ne le montre pas, mais elle est éblouie. Elle voit le monde enfin, elle veut en être, non plus seulement en tant que spectatrice, mais pourquoi pas en tant qu'actrice. Et si elle se mettait à chanter elle aussi ? se dit-elle, se souvenant du plaisir qu'elle avait à chanter à la messe ou durant les promenades du temps d'Obazine, peut-être serait-ce là le moyen de sortir de cet état d'infériorité qui lui colle à la peau. Elle ne va pas coudre toute sa vie, tout de même !

La Rotonde est un « beuglant », comme on appelle alors les cafés-concerts de l'époque, où des artistes se produisent. Bien sûr, ce n'est pas le Moulin-Rouge, et elle ne sera jamais Yvette Guilbert, mais c'est déjà une étape. Le directeur, conscient du succès qu'elle a auprès de ces jeunes gens, se laisse convaincre. Elle sera « poseuse », se tenant comme figurante derrière les vedettes et se risquant à chantonner un refrain pour faire patienter les clients entre les numéros. Voilà donc Gabrielle,

malgré son tout petit filet de voix, qui se met à chanter les deux ou trois chansons qu'elle connaît : *Ko Ko Ri Ko*, mais surtout : *Qui qu'a vu Coco dans l'Trocadéro?*

« Coco! Coco! » dans la salle de La Rotonde, le caf'-conc' de Moulins, l'ambiance est survoltée. On l'applaudit, on la réclame. Pour un peu, Gabrielle se prendrait pour une reine du music-hall! Son public réclame un bis. Les applaudissements continuent pour qu'elle entonne cette chanson qui lui vaut tant de succès : *Qui qu'a vu Coco dans l'Trocadéro?* C'est de cet intermède musical que lui viendra ce surnom de Coco. Un prénom qui lui collera à la peau bien malgré elle et qui, lorsqu'elle sera au faite de sa gloire, lui rappellera cette époque minable de sa vie.

Mais sa période « cabaret » sera de courte durée. Le succès de Moulins lui paraissant bien étriqué, elle va tenter Vichy, le petit Paris des curistes. En vain. Partout où elle se présente, ce ne sont que refus, rebuffades : elle danse mal, trop raide, trop maigre, presque trop distinguée pour l'emploi, et puis ce filet de voix, si petit, si gringalet ! Elle s'obstine néanmoins. Toujours en vain. Ses économies fondent comme neige au soleil, il ne lui reste plus qu'une solution : devenir donneuse d'eau pour les curistes de Vichy. Vêtue d'un tablier blanc, elle emplit d'eau – en souriant, s'il vous plaît – les gobelets de verre des curistes, tandis que l'harmonie municipale se produit sur la terrasse du Grand Casino. Gabrielle piétine d'impatience. Elle a la rage, la rage de vivre, d'apprendre, de bouger, de monter, de se hisser là où personne ne l'attend, mais où elle sait inconsciemment qu'elle ira. Le hasard des rencontres fait parfois bien les choses, à condition qu'on les provoque, qu'on les sollicite. C'est ce que fera toujours Gabrielle.